

Qain

Leconte de Lisle

Qain

Poèmes barbares, Librairie Alphonse Lemerre, s. d. (1889?), Œuvres de Leconte de Lisle (p. 1-21).

[La Vigne de Naboth](#) ►

Qain

EN la trentième année, au siècle de l'épreuve,
Étant captif parmi les cavaliers d'Assur,
Thogorma, le voyant, fils d'Élam, fils de Thur,
Eut ce rêve, couché dans les roseaux du fleuve,
À l'heure où le soleil blanchit l'herbe et le mur.

Depuis que le Chasseur Iahvèh, qui terrasse
Les forts et de leur chair nourrit l'aigle et le chien,
Avait lié son peuple au joug assyrien,
Tous, se rasant les poils du crâne et de la face,
Stupides, s'étaient tus et n'entendaient plus rien.

Ployés sous le fardeau des misères accrues,
Dans la faim, dans la soif, dans l'épouvante assis,
Ils revoaient leurs murs écroulés et noircis,
Et, comme aux crocs publics pendent les viandes crues,
Leurs princes aux gibets des Rois incirconcis,

Le pied de l'infidèle appuyé sur la nuque
Des vaillants, le saint temple où priaient les aïeux
Souillé, vide, fumant, effondré par les pieux,
Et les vierges en pleurs sous le fouet de l'eunuque
Et le sombre Iahvèh muet au fond des cieux.

Or, laissant, ce jour-là, près des mornes aïeules
Et des enfants couchés dans les nattes de cuir,

Les femmes aux yeux noirs de sa tribu gémir,
Le fils d'Élam, meurtri par la sangle des meules,
Le long du grand Khobar se coucha pour dormir.

Les bandes d'étalons, par la plaine inondée
De lumière, gisaient sous le dattier roussi,
Et les taureaux, et les dromadaires aussi,
Avec les chameliers d'Iran et de Khaldée.
Thogorma, le Voyant, eut ce rêve. Voici :

C'était un soir des temps mystérieux du monde,
Alors que du midi jusqu'au septentrion
Toute vigueur grondait en pleine éruption,
L'arbre, le roc, la fleur, l'homme et la bête immonde,
Et que Dieu haletait dans sa création.

C'était un soir des temps. Par monceaux, les nuées,
Émergeant de la cuve ardente de la mer,
Tantôt, comme des blocs d'airain, pendaient dans l'air
Tantôt, d'un tourbillon véhément remuées,
Hurlantes, s'écroutaient en un immense éclair.

Vers le couchant rayé d'écarlate, un œil louche
Et rouge s'enfonçait dans les écumes d'or,
Tandis qu'à l'orient, l'âpre Gelboé-hor,
De la racine au faite éclatant et farouche,
Flambait, bûcher funèbre où le sang coule encor.

Et loin, plus loin, là-bas, le sable aux dunes noires,
Plein du cri des chacals et du renâchement
De l'onagre, et parfois traversé brusquement
Par quelque monstre épais qui grinçait des mâchoires
Et laissait après lui comme un ébranlement.

Mais derrière le haut Gelboé-hor, chargées
D'un livide brouillard chaud des fauves odeurs
Que répandent les ours et les lions grondeurs,
Ainsi que font les mers par les vents outragées,
On entendait râler de vagues profondeurs.

Thogorma dans ses yeux vit monter des murailles
De fer d'où s'enroulaient des spirales de tours
Et de palais cerclés d'airain sur des blocs lourds ;
Ruche énorme, géhenne aux lugubres entrailles
Où s'engouffraient les Forts, princes des anciens jours.

Ils s'en venaient de la montagne et de la plaine,
Du fond des sombres bois et du désert sans fin,
Plus massifs que le cèdre et plus hauts que le pin,
Suants, échevelés, soufflant leur rude haleine

Avec leur bouche épaisse et rouge, et pleins de faim.

C'est ainsi qu'ils rentraient, l'ours velu des cavernes
À l'épaule, ou le cerf, ou le lion sanglant.
Et les femmes marchaient, géantes, d'un pas lent,
Sous les vases d'airain qu'emplit l'eau des citernes,
Graves, et les bras nus, et les mains sur le flanc.

Elles allaient, dardant leurs prunelles superbes,
Les seins droits, le col haut, dans la sérénité
Terrible de la force et de la liberté,
Et posant tour à tour dans la ronce et les herbes
Leurs pieds fermes et blancs avec tranquillité.

Le vent respectueux, parmi leurs tresses sombres,
Sur leur nuque de marbre errait en frémissant,
Tandis que les parois des rocs couleur de sang,
Comme de grands miroirs suspendus dans les ombres,
De la pourpre du soir baignaient leur dos puissant.

Les ânes de Khamos, les vaches aux mamelles
Pesantes, les boucs noirs, les taureaux vagabonds
Se hâtaient, sous l'épieu, par files et par bonds ;
Et de grands chiens mordaient le jarret des chamelles ;
Et les portes criaient en tournant sur leurs gonds.

Et les éclats de rire et les chansons féroces
Mêlés aux beuglements lugubres des troupeaux,
Tels que le bruit des rocs secoués par les eaux,
Montaient jusques aux tours où, le poing sur leurs crosses,
Des vieillards regardaient, dans leurs robes de peaux ;

Spectres de qui la barbe, inondant leurs poitrines,
De son écume errante argentait leurs bras roux,
Immobiles, de lourds colliers de cuivre aux cous,
Et qui, d'en haut, dardaient, l'orgueil plein les narines,
Sur leur race des yeux profonds comme des trous.

Puis, quand tout, foule et bruit et poussière mouvante,
Eut disparu dans l'orbe immense des remparts,
L'abîme de la nuit laissa de toutes parts
Suinter la terreur vague et sourdre l'épouvante
En un rauque soupir sous le ciel morne épars.

Et le Voyant sentit le poil de sa peau rude
Se hérissier tout droit en face de cela,
Car il connut, dans son esprit, que c'était là
La Ville de l'angoisse et de la solitude,
Sépulcre de Qaïn au pays d'Hévila ;

Le lieu sombre où, saignant des pieds et des paupières,
Il dit à sa famille errante : — Bâissez
Ma tombe, car les temps de vivre sont passés.
Couchez-moi, libre et seul, sur un monceau de pierres ;
Le Rôdeur veut dormir, il est las, c'est assez.

Gorges des monts déserts, régions inconnues
Aux vivants, vous m'avez vu fuir de l'aube au soir.
Je m'arrête, et voici que je me laisse choir.
Couchez-moi sur le dos, la face vers les nues,
Enfants de mon amour et de mon désespoir.

Que le soleil regarde et que l'eau du ciel lave
Le signe que la haine a creusé sur mon front !
Ni les aigles, ni les vautours ne mangeront
Ma chair, ni l'ombre aussi ne clora mon œil cave.
Autour de mon tombeau les lâches se tairont.

Mais le sanglot des vents, l'horreur des longues veilles,
Le râle de la soif et celui de la faim,
L'amertume d'hier et celle de demain,
Que l'angoisse du monde emplisse mes oreilles
Et hurle dans mon cœur comme un torrent sans frein ! —

Or, ils firent ainsi. Le formidable ouvrage
S'amoncela dans l'air des aigles déserté.
L'Ancêtre se coucha par les siècles dompté,
Et, les yeux grands ouverts, dans l'azur ou l'orage,
La face au ciel, dormit selon sa volonté.

Hénokhia ! cité monstrueuse des Mâles,
Antre des Violents, citadelle des Forts,
Qui ne connus jamais la peur ni le remords,
Telles du fils d'Élam frémissaient les chairs pâles,
Quand tu te redressas du fond des siècles morts.

Abîme où, loin des cieus aventurant son aile,
L'Ange vit la beauté de la femme et l'aima,
Où le fruit qu'un divin adultère forma,
L'homme géant, brisa la vulve maternelle,
Ton spectre emplit les yeux du Voyant Thogorma.

Il vit tes escaliers puissants bordés de torches
Hautes qui tournoyaient, rouges, au vent des soirs ;
Il entendit tes ours gronder, tes lions noirs
Rugir, liés de marche en marche, et, sous tes porches,
Tes crocodiles geindre au fond des réservoirs ;

Et, de tous les recoins de ta masse farouche,
Le souffle des dormeurs dont l'oeil ouvert reluit,

Tandis que çà et là, sinistres et sans bruit,
Quelques fantômes lents, se dressant sur leur couche,
Écoutaient murmurer les choses de la nuit.

Mais voici que du sein déchiré des ténèbres,
Des confins du désert creusés en tourbillon,
Un Cavalier, sur un furieux étalon,
Hagard, les poings roidis, plein de clameurs funèbres,
Accourut, franchissant le roc et le vallon.

Sa chevelure blême, en lanières épaisses,
Crépitaït au travers de l'ombre horriblement ;
Et, derrière, en un rauque et long bourdonnement,
Se déroulaient, selon la taille et les espèces,
Les bêtes de la terre et du haut firmament.

Aigles, lions et chiens, et les reptiles souples,
Et l'onagre et le loup, et l'ours et le vautour,
Et l'épais Béhémot, rugueux comme une tour,
Maudissaient dans leur langue, en se ruant par couples,
Ta ville sombre, Hénokh ! Et pullulaient autour.

Mais dans leurs lits d'airain dormaient les fils des Anges.
Et le grand Cavalier, heurtant les murs, cria :
— Malheur à toi, monceau d'orgueil, Hénokhia !
Ville du Vagabond révolté dans ses langes,
Que le Jaloux, avant les temps, répudia !

Sépulcre du Maudit, la vengeance est prochaine.
La mer se gonfle et gronde, et la bave des eaux
Bien au-dessus des monts va noyer les oiseaux.
L'extermination suprême se déchaîne,
Et du ciel qui s'effondre a rompu les sept sceaux.

La face du désert dira : Qu'est devenue
Hénokhia, semblable au Gelboé pierreux ?
Et l'aigle et le corbeau viendront, disant entre eux :
Où donc se dressait-elle autrefois sous la nue,
La Ville aux murs de fer des géants vigoureux ?

Mais rien ne survivra, pas même ta poussière,
Pas même un de vos os, enfants du meurtrier !
Holà ! J'entends l'abîme impatient crier,
Et le gouffre t'attire, ô race carnassière
De Celui qui ne sut ni fléchir ni prier !

Qaïn, Qaïn, Qaïn ! Dans la nuit sans aurore,
Dès le ventre d'Héva maudit et condamné,
Malheur à toi par qui le soleil nouveau-né
But, plein d'horreur, le sang qui fume et crie encore

Pour les siècles, au fond de ton cœur forcené !

Malheur à toi, dormeur silencieux, chair vile,
Esprit que la vengeance éternelle a sacré,
Toi qui n'as jamais cru, ni jamais espéré !
Plus heureux le chien mort pourri hors de ta ville !
Dans ton crime effroyable Iahvèh t'a muré. —

Alors, au faîte obscur de la cité rebelle,
Soulevant son dos large et l'épaule et le front,
Se dressa lentement, sous l'injure et l'affront,
Le Géant qu'enfanta pour la douleur nouvelle
Celle par qui les fils de l'homme périront.

Il se dressa debout sur le lit granitique
Où, tranquille, depuis dix siècles révolus,
Il s'était endormi pour ne s'éveiller plus ;
Puis il regarda l'ombre et le désert antique,
Et sur l'ampleur du sein croisa ses bras velus.

Sa barbe et ses cheveux dérobaient son visage ;
Mais, sous l'épais sourcil, et luisant à travers,
Ses yeux, hantés d'un songe unique, et grands ouverts,
Contemplaient par delà l'horizon, d'âge en âge,
Les jours évanouis et le jeune univers.

Thogorma vit alors la famille innombrable
Des fils d'Hénokh emplir, dans un fourmillement
Immense, palais, tours et murs, en un moment ;
Et, tous, ils regardaient l'ancêtre vénérable,
Debout, et qui rêvait silencieusement.

Et les bêtes poussaient leurs hurlements de haine,
Et l'étalon, soufflant du feu par les naseaux,
Broyait les vieux palmiers comme autant de roseaux,
Et le grand Cavalier gardien de la Géhenne
Mêlait sa clameur âpre aux cris des animaux.

Mais l'Homme violent, du sommet de son aire,
Tendit son bras noueux dans la nuit, et voilà,
Plus haut que ce tumulte entier, comme il parla
D'une voix lente et grave et semblable au tonnerre,
Qui d'échos en échos par le désert roula :

— Qui me réveille ainsi dans l'ombre sans issue
Où j'ai dormi dix fois cent ans, roide et glacé ?
Est-ce toi, premier cri de la mort, qu'a poussé
Le Jeune Homme d'Hébron sous la lourde massue
Et les débris fumants de l'autel renversé ?

Tais-toi, tais-toi, sanglot, qui montes jusqu'au faite
De ce sépulcre antique où j'étais étendu !
Dans mes nuits et mes jours je t'ai trop entendu.
Tais-toi, tais-toi, la chose irréparable est faite.
J'ai veillé si longtemps que le sommeil m'est dû.

Mais non ! Ce n'est point là ta clameur séculaire,
Pâle enfant de la femme, inerte sur son sein !
Ô victime, tu sais le sinistre dessein
D'Iahvèh m'aveuglant du feu de sa colère.
L'iniquité divine est ton seul assassin.

Silence, ô Cavalier de la Géhenne ! Ô Bêtes
Furieuses, qu'il traîne après lui, taisez-vous !
Je veux parler aussi, c'est l'heure, afin que tous
Vous sachiez, ô hurleurs stupides que vous êtes,
Ce que dit le Vengeur Qaïn au Dieu jaloux.

Silence ! Je revois l'innocence du monde.
J'entends chanter encore aux vents harmonieux
Les bois épanouis sous la gloire des cieus ;
La force et la beauté de la terre féconde
En un rêve sublime habitent dans mes yeux.

Le soir tranquille unit aux soupirs des colombes,
Dans le brouillard doré qui baigne les halliers,
Le doux rugissement des lions familiers ;
Le terrestre Jardin sourit, vierge de tombes,
Aux Anges endormis à l'ombre des palmiers.

L'inépuisable joie émane de la Vie ;
L'embrassement profond de la terre et du ciel
Emplit d'un même amour le cœur universel ;
Et la Femme, à jamais vénérée et ravie,
Multiplie en un long baiser l'Homme immortel.

Et l'aurore qui rit avec ses lèvres roses,
De jour en jour, en cet adorable berceau,
Pour le bonheur sans fin éveille un dieu nouveau ;
Et moi, moi, je grandis dans la splendeur des choses,
Impérissablement jeune, innocent et beau !

Compagnon des Esprits célestes, origine
De glorieux enfants créateurs à leur tour,
Je sais le mot vivant, le verbe de l'amour ;
Je parle et fais jaillir de la source divine,
Aussi bien qu'Élohim, d'autres mondes au jour !

Éden ! ô Vision éblouissante et brève,
Toi dont, avant les temps, j'étais déshérité !

Éden, Éden ! Voici que mon cœur irrité
Voit changer brusquement la forme de son rêve,
Et le glaive flamboie à l'horizon quitté.

Éden ! ô le plus cher et le plus doux des songes,
Toi vers qui j'ai poussé d'inutiles sanglots !
Loin de tes murs sacrés éternellement clos
La malédiction me balaye, et tu plonges
Comme un soleil perdu dans l'abîme des flots.

Les flancs et les pieds nus, ma mère Héva s'enfonce
Dans l'âpre solitude où se dresse la faim.
Mourante, échevelée, elle succombe enfin,
Et dans un cri d'horreur enfante sur la ronce
Ta victime, Iahvèh ! celui qui fut Qaïn.

Ô nuit ! Déchirements enflammés de la nue,
Cèdres déracinés, torrents, souffles hurleurs,
Ô lamentations de mon père, ô douleurs,
Ô remords, vous avez accueilli ma venue,
Et ma mère a brûlé ma lèvre de ses pleurs.

Buvant avec son lait la terreur qui l'enivre,
À son côté gisant livide et sans abri,
La foudre a répondu seule à mon premier cri ;
Celui qui m'engendra m'a reproché de vivre,
Celle qui m'a conçu ne m'a jamais souri !

Misérable héritier de l'angoisse première,
D'un long gémissement j'ai salué l'exil.
Quel mal avais-je fait ? Que ne m'écrasait-il,
Faible et nu sur le roc, quand je vis la lumière,
Avant qu'un sang plus chaud brûlât mon cœur viril ?

Emporté sur les eaux de la Nuit primitive,
Au muet tourbillon d'un vain rêve pareil,
Ai-je affermi l'abîme, allumé le soleil,
Et, pour penser : Je suis ! pour que la fange vive,
Ai-je troublé la paix de l'éternel sommeil ?

Ai-je dit à l'argile inerte : Souffre et pleure !
Auprès de la défense ai-je mis le désir,
L'ardent attrait d'un bien impossible à saisir,
Et le songe immortel dans le néant de l'heure ?
Ai-je dit de vouloir et puni d'obéir ?

Ô misère ! Ai-je dit à l'implacable Maître,
Au Jaloux, tourmenteur du monde et des vivants,
Qui gronde dans la foudre et chevauche les vents :
La vie assurément est bonne, je veux naître !

Que m'importait la vie au prix où tu la vends ?

Sois satisfait ! Qaïn est né. Voici qu'il dresse,
Tel qu'un cèdre, son front pensif vers l'horizon.
Il monte avec la nuit sur les rochers d'Hébron,
Et dans son cœur rongé d'une sourde détresse
Il songe que la terre immense est sa prison.

Tout gémit, l'astre pleure et le mont se lamente,
Un soupir douloureux s'exhale des forêts,
Le désert va roulant sa plainte et ses regrets,
La nuit sinistre, en proie au mal qui la tourmente,
Rugit comme un lion sous l'étreinte des rets.

Et là, sombre, debout sur la roche escarpée,
Tandis que la famille humaine en bas s'endort,
L'impérissable ennui me travaille et me mord,
Et je vois la lueur de la sanglante Épée
Rougir au loin le ciel comme une aube de mort.

Je regarde marcher l'antique Sentinelle,
Le Khéroub chevelu de lumière, au milieu
Des ténèbres, l'Esprit aux six ailes de feu,
Qui, dardant jusqu'à moi sa rigide prunelle,
S'arrête sur le seuil interdit par son Dieu.

Il reluit sur ma face irritée, et me nomme :
— Qaïn, Qaïn ! — Khéroub d'Iahvèh, que veux-tu ?
Me voici. — Va prier, va dormir. Tout s'est tu,
Le repos et l'oubli bercent la terre et l'homme ;
Heureux qui s'agenouille et n'a pas combattu !

Pourquoi rôder toujours par les ombres sacrées,
Haletant comme un loup des bois jusqu'au matin ?
Vers la limpidité du Paradis lointain
Pourquoi tendre toujours tes lèvres altérées ?
Courbe la face, esclave, et subis ton destin.

Rentre dans ton néant, ver de terre ! Qu'importe
Ta révolte inutile à Celui qui peut tout ?
Le feu se rit de l'eau qui murmure et qui bout ;
Le vent n'écoute pas gémir la feuille morte.
Prie et prosterne-toi. — Je resterai debout !

Le lâche peut ramper sous le pied qui le dompte,
Glorifier l'opprobre, adorer le tourment,
Et payer le repos par l'avilissement ;
Iahvèh peut bénir dans leur fange et leur honte
L'épouvante qui flatte et la haine qui ment ;

Je resterai debout ! Et du soir à l'aurore,
Et de l'aube à la nuit, jamais je ne tairai
L'infatigable cri d'un cœur désespéré !
La soif de la justice, ô Khéroub, me dévore.
Écrase-moi, sinon, jamais je ne ploierai !

Ténèbres, répondez ! Qu'Iahvèh me réponde !
Je souffre, qu'ai-je fait ? — Le Khéroub dit : — Qaïn !
Iahvèh l'a voulu. Tais-toi. Fais ton chemin
Terrible. — Sombre Esprit, le mal est dans le monde,
Oh ! pourquoi suis-je né ! — Tu le sauras demain. —

Je l'ai su. Comme l'ours aveuglé qui trébuche
Dans la fosse où la mort l'a longtemps attendu,
Flagellé de fureur, ivre, sourd, éperdu,
J'ai heurté d'Iahvèh l'inévitable embûche ;
Il m'a précipité dans le crime tendu.

Ô jeune homme, tes yeux, tels qu'un ciel sans nuage,
Étaient calmes et doux, ton cœur était léger
Comme l'agneau qui sort de l'enclos du berger ;
Et Celui qui te fit docile à l'esclavage
Par ma main violente a voulu t'égorger !

Dors au fond du Schéol ! Tout le sang de tes veines,
Ô préféré d'Héva, faible enfant que j'aimais,
Ce sang que je t'ai pris, je le saigne à jamais !
Dors, ne t'éveille plus ! Moi, je crirai mes peines,
J'élèverai la voix vers Celui que je hais.

Fils des Anges, orgueil de Qaïn, race altière
En qui brûle mon sang, et vous, enfants domptés
De Seth, ô multitude à genoux, écoutez !
Écoutez-moi, Géants ! écoute-moi, poussière !
Prête l'oreille, ô Nuit des temps illimités !

Élohim, Élohim ! Voici la prophétie
Du Vengeur, et je vois le cortège hideux
Des siècles de la terre et du ciel, et tous deux,
Dans cette vision lentement éclaircie,
Roulent sous ta fureur qui rugit autour d'eux.

Tu voudras vainement, assouvi de ton rêve,
Dans le gouffre des Eaux premières l'engloutir ;
Mais lui, lui se rira du tardif repentir.
Comme Léviathan qui regagne la grève,
De l'abîme entr'ouvert tu le verras sortir.

Non plus géant, semblable aux Esprits, fier et libre,
Et toujours indompté, sinon victorieux ;

Mais servile, rampant, rusé, lâche, envieux,
Chair glacée où plus rien ne fermente et ne vibre,
L'homme pullulera de nouveau sous les cieus.

Emportant dans son cœur la fange du Déluge,
Hors la haine et la peur ayant tout oublié,
Dans les siècles obscurs l'homme multiplié
Se précipitera sans halte ni refuge,
À ton spectre implacable horriblement lié.

Dieu de la foudre, Dieu des vents, Dieu des armées,
Qui roules au désert les sables étouffants,
Qui te plais aux sanglots d'agonie, et défends
La pitié, Dieu qui fais aux mères affamées,
Monstrueuses, manger la chair de leurs enfants !

Dieu triste, Dieu jaloux qui dérobes ta face,
Dieu qui mentais, disant que ton œuvre était bon,
Mon souffle, ô Pétrisseur de l'antique limon,
Un jour redressera ta victime vivace.
Tu lui diras : Adore ! Elle répondra : non !

D'heure en heure, Iahvèh ! Ses forces mutinées
Iron t'élargissant l'étreinte de tes bras ;
Et, rejetant ton joug comme un vil embarras,
Dans l'espace conquis les Choses déchaînées
Ne t'écouteront plus quand tu leur parleras !

Afin d'exterminer le monde qui te nie,
Tu feras ruisseler le sang comme une mer,
Tu feras s'acharner les tenailles de fer,
Tu feras flamboyer, dans l'horreur infinie,
Près des bûchers hurlants le gouffre de l'Enfer ;

Mais quand tes prêtres, loups aux mâchoires robustes,
Repus de graisse humaine et de rage amaigris,
De l'holocauste offert demanderont le prix,
Surgissant devant eux de la cendre des Justes,
Je les flagellerai d'un immortel mépris.

Je ressusciterai les cités submergées,
Et celles dont le sable a couvert les monceaux ;
Dans leur lit écumeux j'enfermerai les eaux ;
Et les petits enfants des nations vengées,
Ne sachant plus ton nom, riront dans leurs berceaux !

J'effondrerai des cieus la voûte dérisoire.
Par delà l'épaisseur de ce sépulcre bas
Sur qui gronde le bruit sinistre de ton pas,
Je ferai bouillonner les mondes dans leur gloire ;

Et qui t'y cherchera ne t'y trouvera pas.

Et ce sera mon jour ! Et, d'étoile en étoile,
Le bienheureux Éden longuement regretté
Verra renaître Abel sur mon cœur abrité ;
Et toi, mort et cousu sous la funèbre toile,
Tu t'anéantiras dans ta stérilité. —

Le Vengeur dit cela. Puis, l'immensité sombre,
Bond par bond, prolongea, des plaines aux parois
Des montagnes, l'écho violent de la Voix
Qui s'enfonça longtemps dans l'abîme de l'ombre.
Puis, un Vent très amer courut par les cieux froids.

Thogorma ne vit plus ni les bêtes hurlantes,
Ni le grand Cavalier, ni ceux d'Hénokhia.
Tout se tut. Le Silence élargi déploya
Ses deux ailes de plomb sur les choses tremblantes.
Puis, brusquement, le ciel convulsif flamboya.

Et, le sceau fut rompu des hautes cataractes.
Le poids supérieur fendit et crevassa
Le couvercle du monde. Un long frisson passa
Dans toute chair vivante ; et, par nappes compactes,
Et par torrents, la Pluie horrible commença.

Puis, de tous les côtés de la terre, un murmure
Encore inentendu, vague, innommable, emplît
L'espace, et le fracas d'en haut s'ensevelit
Dans celui-là. La Mer, avec sa chevelure
De flots blêmes, hurlait en sortant de son lit.

Elle venait, croissant d'heure en heure, et ses lames,
Toutes droites, heurtaient les monts vertigineux,
Ou, projetant leur courbe immense au-dessus d'eux,
Rejaillissaient d'en bas vers la nuée en flammes,
Comme de longs serpents qui déroulent leurs nœuds.

Elle allait, arpentant d'un seul repli de houle
Plaines, vallons, déserts, forêts, toute une part
Du monde, et les cités et le troupeau hagard
Des hommes, et les cris suprêmes, et la foule
Des bêtes qu'aveuglaient la foudre et le brouillard.

Hérissés, et trouant l'air épais, en spirale,
De grands oiseaux, claquant du bec, le col pendant,
Lourds de pluie et rompus de peur, et regardant
Les montagnes plonger sous la mer sépulcrale,
Montaient toujours, suivis par l'abîme grondant.

Quelques sombres Esprits, balancés sur leurs ailes,
Impassibles témoins du monde enseveli,
Attendaient pour partir que tout fût accompli,
Et que sur le désert des Eaux universelles
S'étendît pesamment l'irrévocable oubli.

Enfin, quand le soleil, comme un œil cave et vide
Qui, sans voir, regardait les espaces béants,
Émergea des vapeurs ternes des océans ;
Quand, d'un dernier lien, le Suaire livide
Eut de l'univers mort serré les os géants ;

Quand le plus haut des pics eut bavé son écume,
Thogorma, fils d'Élam, d'épouvante blêmi,
Vit Qaïn le Vengeur, l'immortel Ennemi
D'Iahvèh, qui marchait, sinistre, dans la brume,
Vers l'Arche monstrueuse apparue à demi.

Et l'homme s'éveilla du sommeil prophétique,
Le long du grand Khobar où boit un peuple impur.
Et ceci fut écrit, avec le roseau dur,
Sur une peau d'onagre, en langue khaldaique,
Par le Voyant, captif des cavaliers d'Assur.



[La Vigne de Naboth](#) ►

La dernière modification de cette page a été faite le 21 octobre 2013 à 06:08.

Les textes sont disponibles sous licence Creative Commons Attribution-partage dans les mêmes conditions ; d'autres conditions peuvent s'appliquer. Voyez les conditions d'utilisation pour plus de détails.